

MARIUS REBUFFAT ET ALFRED AUGARDE, MORTS DE 14

En l'année 2012, le prix Nobel de la Paix fut attribué aux institutions européennes, au milieu d'un charivari de moqueries, chez les journalistes en particulier.

1945-2012 : 67 années de paix en Europe car des hommes de cœur et d'intelligence l'ont voulu. Il faut remonter à l'empire romain pour retrouver une période de paix aussi longue. Ensuite, les Européens n'ont cessé de se massacrer pendant plus de 1.500 ans !

La guerre n'est ni fraîche, ni joyeuse, elle est la preuve absolue de la bêtise. On y meurt salement. Il est bon de savoir comment.

À Mimet, il y eut 14 morts ou disparus soit plus de 15% des hommes en état de se battre. Leurs noms sont inscrits sur le monument aux Morts. « Mémoire des hommes », site de l'armée française sur Internet, nous parle de ceux de la « Der des Ders ».

Voilà comment sont morts Marius Rebuffat et Alfred Augarde après quelques jours de guerre, en septembre 1914.

Rebuffat Marius Abel venait de rejoindre son régiment. Il avait quitté Mimet depuis deux semaines, au moment où les vendanges devaient commencer. Il pensait à ses Grenache, ses Jacquez et ses muscats. Après un été chaud, les raisins promettaient une belle récolte.

Tout cela était loin, des siècles. À présent, Marius vivait pour durer, déjà : mauvais ravitaillement, marches, contre-marches et sur une terre inconnue, pas loin de Verdun.

La guerre, déclarée depuis moins de vingt jours, lui semblait interminable : Marius n'aimait pas cette vie. Et cette fois, il savait qu'il allait attaquer à la fin de la nuit. L'ordre était de rester équipé et de

dormir. Ils en ont de bonnes, songeait Marius, dormir, alors qu'il s'agissait d'aller tuer, non des grives ou des lapins, mais d'autres hommes. À moins que ce ne soit l'inverse : qui allait mourir ?

Marius restait sur place pour l'instant : il n'ignorait pas que tout se décidait au P.C. du régiment, tel bataillon ici, telle compagnie de là...

Sur un signe, à 3 heures 30 du matin, l'officier qui commandait donna l'ordre de l'attaque. Marius vit ses compagnons, pantalon rouge, casquette rouge qui brillait au sein de la nuit. Chacun progressait, dans l'ordre et le silence : l'habitude de braconner ou de ramasser des truffes chez les autres, se disait-il. Il se rappelait les truffières à Mimet, celle du Gros Chêne, celle du Puech, il y trouvait de belles rabasses... Et où sont les Allemands ? réfléchit Marius. Déjà, une bonne distance de franchie, je vais tomber dessus, se dit-il avec angoisse : il serra son fusil, s'assura de ses cartouchières et maudit sa baïonnette qui luisait sous la lune. Marius n'avait jamais vu d'Allemands de près, quelques silhouettes au loin dans le jour. Tout-à-coup, il entendit quelqu'un qui criait, il ne comprit pas, il s'agissait de l'ennemi. Marius se plaqua au sol, ses doigts grattaient l'herbe : la voix venait de très près, quarante, cinquante mètres à peine. Aussitôt, ce fut la fusillade, intense, nourrie mais point du crépitement d'une mitrailleuse. Marius entendait les sifflements au-dessus de lui. Mais à peine quarante, peut-être trente mètres, quelques secondes pour prendre la position, avec de la chance je peux le faire pensa Marius. Il se releva.

Il n'était pas le seul, la compagnie entière était debout et courait : sac au dos, gamelle et couverture sur le dessus, des hommes bossus qui croyaient courir. Ils se traînaient d'un tronc à l'autre, dans les fougères, empêtrés dans les buissons. Une balle frappa un bidon : Marius sentit le vin qui coulait le long de sa jambe, c'était son bidon. Il continua, il

passa une sorte de fossé, s'aperçut qu'il était empli de soldats couchés et réalisa qu'il s'agissait des Allemands.

Marius venait de franchir la ligne ennemie. Tout-à-coup, il vit des ombres qui venaient vers lui : il les entendit chuchoter « la 7e, la 7e », des Français. Tous se trouvaient dans le dos des Allemands : ceux de la 8e compagnie, celle de Marius et ceux de la 7e. Marius n'avait ni tiré, ni tué qui que ce soit. On lui avait commandé de prendre la cote 281, juste après Béthincourt, il s'y trouvait. Il ne mesurait plus le temps, ses perceptions ne fonctionnaient plus, son cœur battait à éclater et la fusillade reprit après un silence.

Un silence d'une ou trois secondes, ou plus, Marius l'ignorait : c'était une coupure qui marquait le désarroi, le chaos des esprits. À présent, la position des combattants devenait absurde, inversée. La fougue, l'inexpérience, l'absence de reconnaissance l'expliquaient. Les officiers réagirent, le vacarme des armes emplit l'espace.

Marius vivait cette nuit comme s'il se fût agi d'une longue nuit : il regarda sa montre, ce n'était pas encore 3 heures 40, il ne réfléchissait plus, il entendit « revenir sur les Allemands ». Ça tirait de toute part. Marius, économe de ses munitions, pensa qu'il ferait feu dès qu'il verrait un « boche » et après, à la baïonnette.

Il se releva et marcha. Il se demanda si c'était dans la bonne direction quand il reçut un choc : Marius ne sentit rien mais tomba pour voir une explosion de feu d'artifice. Ce fut bref et intense, Mimet, son village était rouge dans la nuit noire et sa mère le regardait.

À 3 heures et 39 minutes, Marius Rebuffat venait de mourir, à 32 ans, après avoir pris et perdu la cote 281 du village de Béthincourt dans la Meuse près de Verdun, le 20 septembre 1914.

Cette nuit, il y eut 2 officiers disparus, 8 officiers blessés, 5 tués dans la troupe mais 546 blessés ou disparus chez les 2e classe : soit la

moitié du bataillon hors de combat. Marius fut considéré comme « disparu » et ne fut inscrit comme « mort pour le France » que le 22 novembre 1920 par jugement du Tribunal d'Aix. Il aurait pu être fait prisonnier ou être blessé et loin dans un hôpital allemand. (in «Journaux des unités 1914-18 », dans « Mémoire des hommes »). La cote 281 ne fut pas prise : aucune reconnaissance sérieuse n'avait identifié les positions ennemies.

Augarde Alfred Augustin fut incorporé, comme Rebuffat Abel Marius, au 3e régiment d'Infanterie. Les hasards des affectations firent qu'il fut en position à Malancourt, à six kilomètres de Béthincourt et sa cote 281 où disparut Rebuffat, trois jours avant.

Car Alfred Augustin Augarde mourut le 23 septembre 1914 dans le bois de Montfaucon. Sinon, à Mimet, il se le rappelait, il cultivait quelques vignes, des oliviers dont il faisait la confiserie et l'huile, sans oublier le travail à la mine. Quelques semaines avant, il y avait eu la fête patronale à Mimet sur la Place. Il y rencontra Rebuffat car à cette époque le village comptait environ quatre cents habitants : tout le monde se connaissait.

À présent, ce 23 septembre 1914, Alfred Augustin Augarde défend le bois de Montfaucon. C'est la fin du jour et les Allemands attaquent à nouveau, comme la veille. Alfred ne respire plus : à peine a-t-il pu creuser un semblant de fossé. Il sait que le combat se passe en deux temps. D'abord, il tire avec son fusil sur les ombres qui avancent courbées, ensuite, c'est à la baïonnette : pas encore de ces mitrailleuses qui abattent tout le monde. Alfred essaie de se maîtriser. S'il est bon tireur, la chasse l'a préparé, pour la « Rosalie » c'est autre chose : entraînement insuffisant. Pourtant, il faudra bien...

On ne sait si Alfred est mort à ce moment, en cette fin d'après-midi, vers 17 ou 18 heures choisies pour cet assaut allemand. On ne sait

si ce fut d'une balle ou dans un corps à corps qu'il perdit la vie. On ne sait si son trépas fut rapide ou lent.

En fait, on ne sait plus rien d'Alfred, on ne le retrouvera même pas. Le coin, à deux pas de Verdun, sera disputé des années. Pas le temps de s'occuper des morts qui seront hachés par les bombardements. Au pied d'un chêne de l'Argonne, Alfred a été avalé par cette terre qu'il ne connaissait pas.

Augarde Alfred Augustin avait 34 ans. Sa famille attendra six ans qu'on le déclare disparu : ce sera officiel le 22 juillet 1920. six années d'espoir, même s'il s'amenuisait peu à peu.